

Toucher

Toucher pour séparer

Toucher et Fonction symbolique

Le toucher est une question qui intéresse tout autant l'analyste que le thérapeute en relaxation thérapeutique.

Si l'analyste ne touche pas, il est question de savoir comment il est touché par ce qu'il entend et comment il touche par ses interprétations.

Qu'est-ce qui fait mouche ?

On n'affecte pas par du sens, il est troublant que ce soit par du signifiant que l'analyste affecte (Lacan)

D'une certaine manière on peut dire qu'il faut qu'on soit touché pour qu'un véritable travail s'engage. Si l'on considère qu'il est finalement impossible de dire en quoi celui-ci où celle-là nous touche et qu'il s'ouvre là un champ, une énigme qui appellent non pas à le recouvrir de ce qu'on sait déjà de nos représentations et de notre imaginaire mais à une symbolisation à partir de ce réel. Ce "être touché" dessine d'emblée un nouage de corps et de langage qui s'entend dans l'expression même. Ce « être touché » est à entendre comme surgissement du corps comparable au lapsus qui interrompt le discours courant. Il a à voir avec la surprise et constitue déjà un écart avec ce que l'on croyait. Il ne s'agit pas tant d'en comprendre le sens que de savoir comment on opère et ce qui s'opère à cet endroit. C'est là qu'il peut y avoir nomination et interprétation.

Nous dirons d'emblée ce qu'une nomination n'est pas. *Nommer est inopérant si on n'assume pas dans le transfert la matérialité de la lettre. Il faut donner corps au nouage RSI : on n'applique pas des paroles "justes" ou des explications comme une prescription médicale ou une couche de peinture (Grignon, le corps des larmes)*

RSI : désigne les trois ordres réel, symbolique, imaginaire travaillés par Lacan tout au long de son œuvre. On ne peut pas les penser séparément. Le sujet s'y fonde et l'objet « a est le reste de cette opération fondatrice

La nomination prend acte d'une variation, elle désigne un nouage et l'inscrit.

Dans la relaxation thérapeutique on touche. Mais que touche-t-on? Qu'est-ce qui autorise à toucher et avec quoi?

Faisons remarquer d'emblée qu'il est des touchers qui ne touchent pas.

Ce que le toucher n'est pas:

On passe son temps à ne pas toucher quand on pense qu'on touche ceci ou cela, ou qu'on croit qu'on touche ce qu'on voit, ou ce qu'on a appris à reconnaître.

Ce qu'on touche ne ressemble pas à son image.

Posons qu'on ne sait pas finalement ce qu'on touche.

Toucher n'est pas combler, toucher n'est pas saturer. Toucher c'est être touché. En effet comment toucherions nous quelqu'un ou quelque chose si restait refoulé l'être du touchant, par ce qui est touché. Toucher dessine un espace complexe de passages entre sujet et objet, entre actif et passif. Toucher dessine un entre deux. On touche quelqu'un ou quelque chose en dehors de soi. Toucher suppose un "rapport d'ek-sistance" (***rapport "d'être dehors" qui désigne autant la constitution que le passage d'un dedans et d'un dehors après-coup***). Celle-ci suppose une brisure dans l'auto érotisme.

Ce qui nous amène à poser que la structure du "toucher vrai" est centrée sur un vide qui appelle symbolisation et passe et repasse par un autre.

On le comprendra aisément, on ne peut pas parler du toucher sans se rappeler qu'il est toujours pris dans ce nouage RSI mais qu'il est le plus souvent recouvert de l'imaginaire qui s'y est déposé ou qu'alors il n'est pour ainsi dire pas advenu à la symbolisation soit qu'il est resté pris dans la jouissance soit qu'il n'a pas eu lieu.

C'est pourquoi probablement Jean Bergès a dans son dispositif toujours associé toucher et nomination.

Le toucher toujours associé à la nomination opèrerait à cet endroit de nouage qui rappelle les premières symbolisations et appelle d'autres symbolisations?

Ceci éclaire autrement ce que Bergès écrit :

"Le corps ne fonctionne que par des mots, il n'y a que le langage pour le faire fonctionner".

Seulement il s'agit des mots trouvés à partir du réel du corps. Et seuls les mots trouvés à partir de ce réel peuvent toucher.

Que pourraient bien être des mots trouvés à partir du réel du corps ? Et comment les trouver-retrouver ?

Nous avons fait remarquer que toucher, être touché éveille, réveille une brèche à l'endroit de nos représentations. C'est là que nous touchons le réel. Il s'agirait de donner à cet endroit qui s'apparente à un vide une consistance, de le symboliser.

Précisons, il ne s'agit pas de lui donner une signification (c'est le domaine de l'imaginaire et les significations ne manquent pas), il s'agit de le marquer, le chiffrer, l'orienter comme on dit qu'on cartographie un territoire pour constituer une carte qu'on peut utiliser ensuite à sa guise.

C'est ainsi que je comprends la proposition de Bergès :

"La nomination se fait par le toucher c'est à dire par ce que le toucher a à faire avec le réel du corps. Ce n'est pas seulement une affaire de vécu, pas seulement une impression ou une sensation, ou encore un rappel dans la mémoire, c'est une affaire de signifiant, proprement symbolique". Je dirais quant à moi une opération signifiante, qui rappelle les premières nominations, c'est-à-dire les traces qui ne sont pas égales à la mémoire.

Puis:

"La relaxation thérapeutique aborde le corps non pas à travers le schéma corporel qui est une représentation du corps, non à travers l'imaginaire du corps qui sont les fantasmes, mais elle l'aborde par les "petites différences" qui correspondent à l'état tonique. Par la nomination des différentes parties du bras, le thérapeute vient intégrer dans le symbolique ce que ces différentes parties, dans l'imaginaire ont de symbolique."

Ces touches nominations marqueraient des sortes de plissements dans le réel, les dégageant pour le sujet de l'envahissement des dimensions imaginaires et fantasmiques.

En effet toucher n'est pas sans risques. Freud dans *"symptôme inhibition angoisse"* rappelle la dimension de tabou du toucher et fait remarquer que le toucher convoque toujours des investissements tendres et agressifs, des fantasmes d'union et de séparation. En d'autres termes les questions du sexuel et de la mort sont toujours présentes et touchées.

Toucher ouvre donc à la dimension fantasmique du patient et du thérapeute ou de l'analyste (qui même s'il ne touche pas est touché et touche par ses mots)

Cela m'amène d'emblée quelques remarques.

Ces questions ne peuvent être véritablement travaillées qu'en présence. C'est parce que c'est touché que c'est différencié.

Toucher convoque la question de l'interdit, de l'impossible, et donc de la fonction symbolique.

Toucher peut donc être entendu à la fois comme réservoir de symbolique mais aussi comme lieu d'une gigantesque machine à influencer, ouverture aux caprices et envahissements les plus arbitraires qui soient.

Toucher c'est toucher tout à la fois l'imaginaire, les fantasmes et le réel !

Toucher ne peut donc inviter qu'à la plus grande prudence, la plus grande sobriété et la plus grande délicatesse.

Qu'est-ce qui autorise alors à toucher?

Bergès écrit :

"Le toucher en relaxation peut avoir un effet d'interprétation ; mais le toucher du thérapeute ne doit pas être un contrôle ni être interrogatif, il doit être neutre donc avoir été réglé dans le corps même du thérapeute, c'est à dire n'être soumis à aucun désir, ni aucune peur".

Comment préciser ?

Ce "aucun désir" est du côté me semble-t-il de, aucune demande, aucune attente de ceci ou cela, que la seule présence à ce qui se passe autant que faire se peut, et qui fait d'emblée écart par rapport à la dimension imaginaire.

Aucune peur c'est à dire d'en savoir quelque chose de cet endroit où tout savoir se dérobe mais qui appelle reconnaissance et qui s'équivaut au réel.

Enfin d'avoir justement le désir pour le thérapeute de remettre en jeu ce savoir encore et en-corps, dans le travail avec un autre.

Transmettre non pas ceci ou cela mais ce qu'il ne sait pas qu'il lui a été donné d'approcher et de symboliser dans sa propre cure. Ce vide central constitutif du sujet, ce vide dont on a fait l'hypothèse qu'il structure l'espace du toucher.

Ces éléments valent tout autant dans une analyse et dans une cure de relaxation.

Que serait un toucher neutre?

Il est posé dans les deux dispositifs qu'on ne sait jamais rien à la place d'un autre. Il s'agit en effet d'entendre quelqu'un là où il est.

Il me semble que la relaxation fait un pas de plus en prenant cet énoncé au pied de la lettre, en mettant le corps au centre, en partant-repartant du corps. Ce qui est posé c'est une séparation, un vide, une absence dans l'espace du toucher. Et c'est cela peut-être qui autorise à toucher et qui est touché. Le thérapeute touche avec son corps troué de cette dimension de l'absence qu'il a éprouvé, symbolisé dans sa cure. C'est ainsi que j'entends ce "*réglé dans le corps même du thérapeute*". Il me semble qu'il ne peut être que le plus neutre et le plus sobre possible s'il s'agit de toucher ce qu'on ne sait pas et de ne pas l'obturer de notre imaginaire et de nos fantasmes. Bergès indique l'endroit du toucher dans l'énoncé : "*La relaxation thérapeutique ne s'intéresse pas au corps qui se fait connaître mais au corps qui demande de se faire connaître*". Le toucher est neutre d'être associé à des nominations elles-mêmes très sobres. Il semble que Bergès dans le déroulé très réglé de la cure ait veillé à éviter toute "récupération" imaginaire ou fantasmatique du côté du thérapeute peut-être parce que ce travail vise un point origine qui ouvre sur un "récit" mais ailleurs (que ce soit dans l'espace d'une thérapie classique ou dans la "vie" du patient; il est comme posé d'emblée que le thérapeute sera privé de cette dimension ; la coupure est d'emblée marquée dans le dispositif)

Ce qui autorise ce toucher est la possibilité et la nécessité aussi de faire confiance au génie propre de la cure c'est à dire à la dimension symboligène du cadre, en tant qu'il effectue ce que les dires du thérapeute ou de l'analyste n'attrapent pas, en tant qu'il dépend aussi peu que possible d'aucun caprice humain, y compris celui de l'analyste, et qu'il désigne ainsi de manière métonymique la castration pour l'un et pour l'autre.

Le thérapeute touche avec ce qu'il a symbolisé dans son corps c'est à dire avec ce qu'il ne sait définitivement pas et qui fait trou; il touche avec son corps troué. C'est pourquoi il a probablement besoin de l'appui d'un cadre solide. Le cadre subjectivé par le thérapeute a peut-être valeur de signifiant pour ce dernier de cette absence.

Nous ajouterons encore ceci : Que le thérapeute touche avec sa théorie du symbolique consciente et inconsciente.

La relaxation dans ce qu'elle "révèle" est toujours traversée de l'éthique de l'analyse et questionne l'analyse en retour puisqu'elle met le corps au centre non comme corps imaginaire, de prestance, ou fantasmatique mais comme réel "trou-matique", qui interrompt tout discours et est appel à de la symbolisation.

. La question de l'éprouvé est commune aux deux dispositifs.

L'éprouvé suppose un nouage: corps devenu corps parlant, corps en passe ou impasse de devenir parlant et qui suppose qu'il y a eu coupure. C'est cette coupure qui est réitérée et inscrite différemment dans les deux dispositifs :

- Interdit du toucher dans l'analyse. Il y a quelque chose que les dires de l'analyste et de l'analysant n'attrapent pas et qui renvoient au corps dans sa dimension d'énigme, nous "touche", qui renvoie in fine au réel du corps. Ceci nous fait parler, nous sépare et nous relie. Ce pourrait être une définition de l'éprouvé: l'éprouvé comme ce qui sépare et relie tout autant, et qui échappe à toute saisie parce que procédant du nouage RSI. Le corps qu'on ne touche pas dans l'analyse est désigné comme lieu de ce réel premier, à la fois impossible et interdit, trouvé- retrouvé dans l'entre-deux d'une présence.

- Corps touché-touchant mis au centre du dispositif de relaxation thérapeutique comme appelant rappelant les premières symbolisations-nominations selon un dispositif très réglé mais privé de ce qui constitue la cure analytique classique et qui se matérialise notamment dans le point suivant : rester sur l'éprouvé du patient, c'est à dire sur ce qu'on ne sait pas qui a eu lieu mais qui a été nommé, c'est à dire être privé d'un dire qui ne ferait que ré-tablir une continuité imaginaire. La production imaginaire qui en résulte, qui participe de la constitution d'un "autre corps, si elle existe, sera mise en jeu ailleurs ou plus tard. L'éprouvé n'est pas ce qu'on dit, mais le résultat d'une opération signifiante qui suppose une nomination.

Telle est probablement la spécificité de la cure de relaxation de "toucher" cette articulation signifiante autrement.

Le toucher articulé à la nomination indique l'écart entre le représentant et la représentation :

On "touche" que le mot n'est pas la chose.

Le toucher articulé à la nomination viserait à se séparer, à produire un écart d'avec l'imaginaire encombrant et obturant qui appartient toujours plus ou moins au corps de la mère.

Le thérapeute se ferait support ouvert avec son corps troué de cet autre savoir.

Clinique

Notre intervention était parlée, il y a toujours un écart entre l'écrit et la parole, nous avons tenté cependant de la transcrire sous forme de dialogue écrit.

Nous ne ferons pas de récit clinique.

En effet le récit est toujours plus ou moins imaginaire et recouvre la dimension symbolique dont il procède. Il a une dimension d'après coup.

Au maximum il peut obturer ce point d'articulation et se donner pour ce qu'il représente sans reste.

C'est pourquoi nous partirons d'articulations cliniques, de séquences qui apparaissent comme des discontinuités dans le tissu imaginaire. Ce sont des moments de surprise joyeuse, désagréable, peut être angoissante qui ont valeur d'énigme pour les deux protagonistes patients et thérapeutes.

Ce sont ces moments que nous aimerions partager avec vous. Ce sont ces moments qui nous touchent et dont nous faisons l'hypothèse qu'ils sont possiblement mutateurs à condition de ne pas les recouvrir de nos théories conscientes et inconscientes c'est à dire de nos représentations et de nos fantasmes. À cet endroit il nous est alors donné de nous en dégager un peu.

Nous posons que ce sont des endroits de symbolisation, de nouage signifiant.

Mais comment opérer, comment faire mouche?

On le précisera d'emblée, donner la parole n'est pas toujours opérant. Elle peut être tout simplement impossible ou sans effet. Quelquefois parler s'équivaut à ajouter du sens sur du sens. Ça tourne en rond et ça ne produit aucun écart signifiant. Les propositions qu'on peut faire peuvent très vite être du côté de la suggestion. Alors nous substituons des représentations à d'autres représentations, l'aliénation a simplement changé de visage.

Ce qui fait mouche est d'une autre nature.

Nous dirons qu'est touché un point origine d'avant le récit. Dans les contes pour enfants ce point origine est représenté dans le "il était une fois" qui ouvre au récit et à l'imaginaire.

De quoi est-il fait?

La psychanalyse et la RT l'interrogent chacune à leur manière.

Je fais l'hypothèse que la RT touche cet endroit des premières symbolisations les appelant ou les rappelant.

Soit qu'elles sont pour ainsi dire dénudées de l'imaginaire et du fantasme qui s'y superposait.

Soit que sont touchées des zones qui n'avaient pas été symbolisées, humanisées et qui étaient de fait inaccessibles à la parole.

Peut-on faire l'hypothèse qu'il y aurait des sortes de frayages ?

La RT toucherait ce point origine d'une historicisation autrement.

Ce sont les questions qui nous sont venues en nous rappelant des moments de cure qui agissaient pour nous et entre nous comme énigme. Moments d'éveil et de réveil qui nous faisaient nous poser la question : avec quoi travaillons-nous?

En quoi la cure de relaxation est-elle spécifique?

Quelle est la place du toucher ? Quel est-il ?

Guillaume

- Guillaume, 12 ans, consulte pour insomnies, stress permanent, difficultés de mémorisation, échec scolaire ;

Lors des premiers entretiens je suis frappée par la présence de ce garçon dans les échanges avec ses parents puis seul avec moi ; son langage est élaboré, précis , chargé d'émotion , sa détresse est palpable ; il dit faire face à une situation qu'il ne peut plus affronter seul malgré tous les conseils qui lui sont prodigués tant au collège qu' à la maison ; La proposition de RT le rassure, les parents lui ont présenté ce moment comme une technique qui va lui permettre d'être moins stressé en classe et lors des évaluations, il est preneur !

Je lui explique que ce n'est pas tant d'obtenir la détente qui est important mais plutôt d'être présent à ce qui se passe par exemple dans son bras pendant qu'il cherche la détente.

- Tu es touchée par sa présence et notamment l'énigme entre la finesse de ce
- garçon intelligent et la détresse dans laquelle il se trouve qui le laisse seul. :

Elle est "palpable" et ne peut s'expliquer Tu lui proposes de le rejoindre à l'endroit d'un insu pour chacun de vous mais palpable. S'agirait-il de toucher ce qu'on ne sait pas ?

Il me semble que tu introduis d'emblée un écart en proposant de la relaxation. Tu lui proposes une autre scène. Il est partant. Tu ne lui donnes aucun conseil mais tu t'engages dans cet espace inconnu.

Il s'agit d'être présent à ce qui se passe et non à ce qui s'est passé ou qui devrait se passer. La proposition introduit d'emblée un écart par rapport à avec ce qu'on croit savoir ou qui est attendu qui est forcément imaginaire.

- Dès la 1^{ère} séance Guillaume réagit au toucher, aux nominations, il ouvre les yeux regarde ses bras , les soulève avec curiosité , soupire, silencieux ; mais il n'en dit rien et je ne pose pas de question ; en effet le thérapeute n' est pas en place de « regarder » ni de « contrôler » et encore moins de commenter ce qu' il a perçu de la séance et des manifestations de son patient , seule une crise d'angoisse où la manifestation de quelque chose d'insupportable pour lui peut l'amener à interroger, voire interrompre la séance, ce qui ici n'est pas le cas : Guillaume regarde avec curiosité ce qui serait censé lui appartenir ?, avec un contrôle visuel qui le rassure ?

- Guillaume réagit au toucher.

Il est surpris et curieux. Il y a un écart entre ce qui est nommé et touché. Ce qui est touché n'est donc pas ce qu'il avait toujours cru. Le toucher associé à la nomination la plus neutre présentifie cet insu pour lui et pour toi et rappelle qu'il y a eu des premières nominations qui étaient refoulées. Quelque chose se trouve d'emblée déliée du seul registre imaginaire et indique une troisième dimension.

L'effet signifiant n'est pas un effet de signification.

Le toucher associé à la nomination produit un effet de sens à l'endroit des plus petites différences qui correspondent à des états toniques. Effet de sens à entendre comme une orientation, un chiffrage, qui atteste et reconnaît la plus petite différence sans dire qu'elle est ceci ou cela mais qu'elle existe et qu'elle peut être nommée mais pas égale à sa nomination. Elle advient seulement. C'est là qu'est la surprise. Elle advient comme différente.

C'est probablement ce que dit Bergès en disant que la RT ne s'adresse pas « au corps qui se fait connaître » (corps imaginaire, corps de prestance, corps appris) « mais au corps qui demande de se faire connaître ». Ceci n'est pas sans rappeler l'immatunité du tout petit et la détresse première (hilflosigkeit) qui appelle de l'autre.

- A la 4ème séance, je touche et nomme les différentes parties des bras et des jambes, puis les mobilise et lui propose en fin de séance de se représenter les 2 bras et les 2 jambes « qui ont pris de l'importance, de la présence et s'enfoncent tranquillement dans le divan ». A ce moment Guillaume tourne son visage vers moi et dit « j'ai eu une sœur elle est morte toute petite, je ne sais rien d'elle, ma mère refuse d'en parler mais, ajoute-t-il « dès que je suis sorti de son ventre j'ai su qu'il y avait quelque chose et que je m'en rappellerais plus tard »

- "J'ai eu une sœur, elle est morte toute petite je ne sais rien d'elle, ma mère refuse d'en parler"

Cet énoncé apparaît au moment où il lui est proposé de "se représenter" les deux bras et les deux jambes. Peut-on faire l'hypothèse qu'il obturait, se superposait jusqu'alors à ce qui lui est justement proposé de se représenter.

Il y a un écart entre ce qui est éprouvé-nommé et la représentation qui l'habitait. Une mort. Quelque chose d'ininterrogeable dans l'autre.

" Dès que je suis sorti de son ventre j'ai su qu'il y avait quelque chose et que je m'en rappellerais plus tard."

C'est une première hypothèse.

Que savait-il ?

Il ne savait certainement pas ceci ou cela.

Il avait anticipé un futur.

Il avait anticipé qu'on se constitue des souvenirs et que les souvenirs sont des constructions qui touchent in fine ce qu'on ne peut représenter qui est perdu.

Dès l'instant où il est invité à se représenter lui-même en présence d'un autre c'est cela qui

est mobilisé parce que cet autre laisse libre l'espace d'une représentation possible.

Ce qu'il savait et qu'il se rappellerait n'est pas ceci ou cela ni même ce qu'il ne savait pas, qui lui avait été refusé de savoir, mais autre chose.

Chez lui, le refus de dire de sa mère, son deuil barrait ce qui « demandait de se faire connaître » pour advenir et qui était autre chose que ce qui n'appartenait qu'à sa mère.

Ce qui demande de se faire connaître est probablement toujours une détresse première qu'il s'agit d'entendre en-deçà au-delà des représentations imaginaires et fantasmatiques qui l'ont pour ainsi dire colonisée.

- Qu'est-ce qu' on touche ?
- Qu'est ce qui est touché ?
- Qu'est ce qui fait mouche ?

« L'accès à la nomination dit Bergès se fait par le toucher, c'est à dire par ce que le toucher a à faire avec le réel du corps, ce n'est pas seulement une affaire de vécu, pas seulement une impression, c'est une affaire de signifiant, proprement symbolique »

La nomination pour Guillaume n'apporte pas seulement une valeur cognitive, bien sûr ce garçon sait parfaitement où sont ses bras et ses jambes, c'est pourquoi elle introduit poursuit Bergès *« un signifiant à l' endroit même où le corps est touché non seulement en touchant le corps je dis « c'est le même » mais le fait de le nommer le fait accéder au symbolique, lui permet de rentrer dans l'ordre du langage »*.

Alors pouvons-nous faire l'hypothèse que ce garçon n'a de son corps qu'une représentation imaginaire « ce qui serait moi, ce qui serait ma sœur » faute d'avoir pu avoir accès à une symbolisation ?

Après plusieurs séances auxquelles il se précipite « je ne sais pas si c'est ma sœur qui me stresse mais je suis drôlement content de vous voir !! », nous arrivons à la phase de généralisation : « vous savez, je suis sûr qu'elle était très triste quand je suis né et que ma sœur était morte d'ailleurs elle est toujours triste » Puis colère : « j' peux pas être ma sœur, elle aurait bien travaillé elle !! »

A la proposition de cette induction verbale « je suis moi-même » Guillaume murmure alors plusieurs fois la phrase, les yeux clos , pour lui-même « je suis moi-même »

- La phase de généralisation serait-elle :

Phase de différenciation ?

Advenue d'une différence ?

Sortie des seules identifications imaginaires?

"Je suis drôlement content de vous voir"

"Je suis sûre qu'elle était triste"

"Je ne peux pas être ma sœur"

"Elle, elle aurait bien travaillé"

Guillaume passe d'un corps bidimensionnel à un corps tridimensionnel.

Il ne se représente pas uniquement par rapport à cette sœur mais d'un autre "point de vue" dont le thérapeute en RT se fait support, un point insu de chacun d'eux, mais différemment, qui prend corps.

Soulignons plusieurs points :

-le plaisir qui advient dans cette découverte. Découverte d'un autre espace qui suppose une part d'insu. Il existe un autre qui peut se faire support d'une détresse sans l'occuper de ses représentations. La détresse est reconnue et bordée.

-c'est sur fond dans la relaxation de "je suis moi-même"

Ce "je suis moi-même" est tout de même une étrange formulation.

Comment peut-elle tenir ?

Elle pourrait être totalement vide ou purement imaginaire.

Cette une sorte de tautologie, une forme purement logique qui ne veut rien dire en soi bien qu'elle soit juste. Elle décrit une boucle.

Elle tient d'être tissée des mots articulés, croisés entre eux à partir du corps dans les touchers nominations et dans l'entre deux du transfert et rassemblée ainsi : « je suis moi-même » .elle se superpose au jeu de l'intrication pulsionnelle pour en constituer une sorte de doublure.

Cet énoncé proposé et repris n'est pas une représentation. C'est un représentant.

Ce représentant ouvre à des représentations et des récits vraisemblables qu'il a trouvés et qu'il trouvera

Ce "je suis moi-même" indique que "je suis un autre, un autre que l'imaginaire ne peut saisir totalement, non seulement un autre qui n'est pas ma sœur, mais surtout un autre qui ne se définit pas à partir d'elle, de son absence ou de sa mort, mais qui suppose un troisième terme, un manque central. Je ne suis pas ceci ou cela et peut-être Guillaume pourra t-il du coup travailler bien en classe sans pour autant être sa sœur !

Ce manque central n'est pas la mort même s'il s'y articule; ce manque s'articule à la différence sexuelle.

Pour lui la question d'un deuil impossible chez sa mère vient à la place du manque et l'obture. Elle se donne comme cause. L'angoisse de mort est certainement une manière d'éviter cette perte première, ce manque fondamental.

Ce « je suis moi-même » ouvre donc à des représentations et des récits.

Guillaume n'en livre que des bribes qui nous donnent à croire que la machine à penser est en marche et que cette fois elle est habitée.

"Je suis sûre qu'elle était triste" est en fait une construction vraisemblable. C" est-à-dire semblable au vrai. Cet énoncé n'est pas causal mais participe d'un récit. Sa mère était probablement déprimée, c'est vraisemblable mais c'est lui qui en a fait la découverte.

On peut imaginer que dans un autre espace, thérapeutique ou non, Guillaume produira d'autres hypothèses, son propre récit, roman sur son histoire mais ça sera à partir de ce point autre.

- De mon côté, les parents , on l'a bien compris , n' ont rien livré de leur histoire , aussi la présence et la détresse particulières de ce garçon « je vous livre ce qui se passe pour moi et je ne peux rien tout seul » force mon engagement dans ce qu' on pourrait appeler un partenariat « je suis là, tu es là » alors une fois encore je fais confiance à la cure de R, qui comme disait Bergès peut avoir son génie propre » confiance en son déroulement, à sa sobriété tant dans le toucher que dans les mots, toujours les mêmes, confiance dans ma présence – absence , bienveillante, non maternante, qui ponctue la séance, nous partons tous les deux dans l' inconnu, je ne sais rien à sa place et lui fais le crédit qu' il trouvera ses mots, fera ses hypothèses comme j' avais pu moi-même m' engager un jour dans la cure.

La question du transfert est ici essentielle : À qui m'identifie-t-il ? à cette grand'mère qui, seule a su et de façon très énigmatique « Je n'ai pas le droit mais je t'en dis quelque chose tout de même », répondre à sa question concernant une « mort » dans la famille ??

Je n'interroge pas ce « savoir » et lui propose plutôt de percer ce qu'il veut savoir auprès de ses parents, parents qui tout au long de la cure ne seront jamais en capacité psychologique d'y répondre « dépression chronique de la mère, soumission au silence du père ?? », Guillaume appréhendera très vite qu'il devra faire « sans » .

Dans la formulation « je suis moi-même », Guillaume prend acte de ce dont il doit se séparer pour « être », être sujet, crédit que je lui fais dès la 1^{ère} séance, et qu'il a entendu dans la proposition et le cadre de la cure « je ne sais rien, c'est toi qui sauras et tu es libre de m'en parler ou non »

- L'écart par rapport à toute compréhension est fondamental

Il est intéressant de noter que tu ne sois entrée dans aucune logique de compréhension. Tu t'en tiens à ce que permet le dispositif à savoir ces repérages et productions significantes à partir du corps qui n'est pas le corps imaginaire.

L'histoire aurait pu en effet se donner comme réponse imaginaire obturant ce qui demandait à se faire connaître. En d'autres termes dans un autre cadre on aurait pu "élaborer" l'histoire sans que ça ne produise aucun signifiant de séparation.

(J'ai su qu'il y avait quelque chose et que je m'en rappellerais plus tard. N'est-ce pas le propos de toute analyse. Et ce quelque chose n'est bien-sûr pas ce que l'on croit. En tout cas il n'est pas identique à son image)

Tu parles du génie propre de la cure et de la sobriété de la cure.

C'est à dire de pouvoir se référer à un dispositif qui est métonymique de la castration pour l'un et pour l'autre.

Quelque chose qui opèrerait comme un rappel dans la cure: ça ne tient pas à moi, thérapeute, même si pourtant j'en fais partie.

Pourrait-on dire que Bergès est le nom d'une articulation signifiante pour toi et de manière

générale pour celui qui a subjectivé ce cadre. Sorte de point horizon du transfert.

La dimension de transmission est présente dans ce travail. La cure de cet enfant remet en mouvement la tienne. Tu ne lui transmets pas ceci ou cela mais ce que tu ne sais pas qu'il t'a été donné d'approcher et de symboliser dans ta propre cure de relaxation et d'analyse. Je ne sais rien à sa place écris tu, je l'entends au pied de la lettre. On n'en sait jamais rien à la place d'un autre et c'est peut-être le génie de la relaxation de symboliser quelque chose de cet espace en mettant le corps au centre." A sa place".

"Je fais confiance dans ma présence-absence, bienveillante, non maternante"

Ceci m'amène une question quant à la place du thérapeute, au corps du thérapeute qui est engagé plus directement dans la relaxation.

Il touche.

Il se fait support ouvert.

Il contient avec son corps troué.

C'est-à-dire tantôt son corps fait bord.

Tantôt son corps fait trou dans le trop plein de jouissance.

Le thérapeute toucherait-t-il du maternel mais différemment ?

Bergès fait l'hypothèse que "*la mère se trouve tenir lieu de fonction dans le champ même de l'immaturation fonctionnelle....*» Tel un appareillage extra-corporel elle est ravalée à la compétence d'une fonction qui n'est rien d'autre que le représentant de ce que le fonctionnement a d'anticipatoire. C'est ainsi qu'elle se situe dans deux lieux contradictoires, l'un de suppléance, l'autre de frontière à envahir.

Certaines mères ne pourraient pas tenir cette place de fonction extra-corporelle, d'autres s'avéreraient incapables d'être dépassées par le corps de l'enfant dans son fonctionnement"

Peut-on faire l'hypothèse que le thérapeute en relaxation prête son corps autrement à cette opération ? Tantôt à cette place de fonction extra-corporelle tantôt débordé par le fonctionnement sans en avoir peur et en sachant quelque chose de ce vide central.

Ce n'est bien sûr pas du maternage, ça n'a rien à voir avec une quelconque régression, mais ça a à voir avec le maternel dans ce qu'il porte d'énigme à symboliser. Ce n'est pas sans rappeler la détresse première du petit anticipé comme sujet.

Le corps appelle de l'autre, un autre qui parle pour être humanisé.

Celui qui rejoint l'autre dans cette détresse est forcément appelé à retrouver quelque chose de sa détresse première.

Nous avons rappelé quand nous avons travaillé autour de l'angoisse une chose tout à fait banale : Quand quelqu'un est très angoissé il nous faut souvent joindre la geste à la parole, toucher. Nous réitérons ce premier nouage de corps et de langage et c'est toujours dans l'entre deux d'une rencontre.

* Psychomotricienne, Psychothérapeute ** Psychiatre, Psychanalyste

Quelques éléments de bibliographie :

Freud:

"inhibition, symptôme et angoisse" (chapitre 6)

Lacan:

Séminaire "l'angoisse"

Séminaire "les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse"

Grignon :

" Le corps des larmes"(analytique du cadre)

" Le sens du réel" extrait de "Avec le psychanalyste, l'homme se réveille"

Jean Bergès :

" Le corps dans la neurologie et la psychanalyse "

